

LES CONTEMPORAINS



ZÉNAÏDE FLEURIOT (1829-1890)

I. LA FAMILLE — LES ORIGINES — L'ENFANCE ET LA JEUNESSE — PREMIERS ESSAIS LIT- TÉRAIRES, PREMIERS SUCCÈS — LE PA- LACRET — REVERS DE FORTUNE

Zénaïde Fleuriot naquit à Saint-Brieuc, la vieille cité armoricaine, le 29 octobre 1829. Son père, Jean-Marie Fleuriot, avocat distingué, était de vieille souche profondément chrétienne. Le sacerdoce y semblait un privilège acquis, et, d'oncle en neveu, à chaque génération nouvelle, on comptait toujours un élu du Seigneur (1).

Le père de Zénaïde Fleuriot était, par sa mère, parent de l'abbé Thomas-Marie Royon, prêtre et journaliste, qui fut un des plus actifs collaborateurs de Fréron, son beau-frère, directeur de l'*Année littéraire*, publication restée célèbre. Fréron, esprit brillant, mais mordant, ne ménageait pas, on le sait, les épigrammes à Voltaire, qui, un jour, lui lança ce quatrain bien connu :

L'autre jour, au fond d'un vallon,
Un serpent mordit Jean Fréron.
Que pensez-vous qu'il arriva ?
Ce fut le serpent qui creva.

Le trait était vif, mais le philosophe de Ferney, il faut le reconnaître, dissimulait assez mal, sous l'épigramme, le dépit que lui causaient les attaques du spirituel jour-

(1) Cette biographie est le résumé d'un livre intéressant, intitulé : *Zénaïde Fleuriot, sa vie, ses œuvres*. M.-F. FLEURIOT-KÉRINOÛ. Paris-Hachette, 1898.

naliste. C'est peut-être à cette parenté qu'on doit attribuer les goûts littéraires que manifesta toute sa vie Jean-Marie Fleuriot, goûts dont hérita sa fille Zénaïde.

Dans un *Mémoire* fort intéressant, Jean-Marie Fleuriot raconte comment, après la mort de sa mère, peu de jours après sa naissance, il fut emmené par son oncle, l'abbé Jean-Sébastien Roland, recteur de Locarn-en-Duault, plus tard fusillé par ordre du tribunal révolutionnaire de Brest. « Il partit à cheval, dit la lettre d'une parente, emportant dans un pan de sa soutane le petit Jean-Marie, auquel il fit boire du vin le long de la route. En arrivant, il le confia aux soins d'une servante fidèle. » Les premières années de Jean-Marie au presbytère furent des années de bénédiction, mais l'orage révolutionnaire commençait à gronder, il allait éclater et bouleverser la vie jusqu'alors si calme de l'enfant.

Après avoir mené une existence des plus mouvementées dans les armées de l'empire, il fit son droit à Rennes et se maria ensuite, à Bégard, où il était greffier de la justice de paix, à Marie-Anne Le Lagadec, d'une très ancienne famille bretonne. De vieux parchemins attestent que le chef de la race, « noble homme Guy Le Lagadec », était, en 1525, intendant de la duchesse Anne. Jean-Marie s'établit plus tard avoué à Saint-Brieuc, où il devint président de la Chambre des avoués.

D'après des actes de famille, réglant des partages de successions, les familles Fleuriot et Roland devaient posséder une fortune territoriale assez considérable pour l'époque. L'avenir semblait donc sourire à la lignée des Fleuriot qui se composait, avec Zénaïde, de cinq représentants (1). Malheureusement, les événements vinrent changer la face des choses.

Lorsque la révolution de 1830 éclata, forçant le roi Charles X à se réfugier à l'étranger et laissant le chef de la branche cadette des Bourbons, Louis-Philippe d'Or-

(1) Jean-Marie Fleuriot avait eu, de son mariage, seize enfants. Il ne lui en restait plus que cinq lorsqu'il mourut.

léans, monter sur le trône de France, Jean-Marie ne put rester indifférent aux luttes politiques que souleva l'exil de son roi. A partir de ce moment, on le voit affirmant hautement sa foi politique, comme jadis il avait affirmé sa foi chrétienne, réclamant, pétitionnant, dénonçant tous les abus, toutes les injustices. Il compromettait ainsi sa carrière jusqu'à accepter de défendre des accusés politiques qui ne trouvaient pas d'avocats. Cet héroïsme, dont on ne saurait le blâmer, devait retomber lourdement sur lui et les siens; il se vit bientôt dans l'obligation d'hypothéquer tous ses biens et aussi de vendre son étude, jusqu'alors si florissante, mais qu'une grande partie de ses clients, ralliés au nouveau régime, avait désertée.

Dès lors, la pauvreté vint s'asseoir au foyer de l'intrépide vieillard, malgré les privations de toute sorte qu'on s'imposa, malgré les sacrifices de tout genre que l'on subit, non seulement avec résignation, mais avec courage. Les biens, depuis si longtemps dans la famille, s'égrenèrent un à un, pour ainsi dire, jusqu'au dernier, et de cette belle situation de fortune, il ne resta plus que le souvenir.

Le gouvernement de Juillet, désireux de s'attacher un homme d'une si haute probité politique et d'une loyauté si rare, fit offrir à Jean-Marie un poste officiel. C'était mal connaître ce caractère qui, pour tout l'or du monde, n'eût transigé avec ses convictions et n'eût accepté aucune compromission. Il refusa net.

Je veux, écrivait-il à ce propos à sa fille aînée Marie, rester libre de combattre pour le bien et contre le mal. Ramper devant des hommes méprisables parés des dépouilles d'autrui serait, à mes yeux, le comble de l'infamie. Mieux vaut tôt finir et mourir à la peine, comme l'a dit l'aîné de notre race et comme le pensent le cadet et le puîné. Il ne faudrait plus que cela pour me faire détester l'existence.

Non, non, marchons droit notre chemin, quoiqu'il en arrive; non, jamais les parvenus, la plupart d'une ignorance crasse, tous enflés d'une fortune qui devrait les faire rougir, tant la source en est impure et illégale, jamais ces illustres médiocrités ne pourront dire qu'ils ont protégé les Fleuriot.

Le règne de tous ces utopistes finira peut-être plus tôt qu'ils ne le pensent, et quand cela ne serait pas, on ne doit jamais, quoi qu'il en coûte, dévier du chemin de l'honneur, du bon droit et de la vérité.

Belles paroles, principes magnifiques, conduite admirable, mais qui achevèrent la ruine de la famille.

L'heureuse enfance de Zénaïde se passait à Saint-Brieuc l'hiver et l'été au « Palacret (1) », une propriété achetée par ses parents dans la commune de Saint-Laurent, près de Guingamp, où ils s'installaient durant la belle saison et les vacances.

D'après un mémoire écrit plus tard, sur la demande de Zénaïde, par sa sœur aînée Marie, de vingt ans plus âgée qu'elle, elle avait eu pour parrain son frère Théodore, alors âgé de neuf ans, et pour marraine une amie de la famille, Zénaïde Le Coniac, qui lui donna, avec son nom, ceux de Anne et de Marie.

Dans l'intimité, on l'appelait Zéna.

A l'âge de trois ans et demi environ, Zénaïde fut envoyée en classe chez une dame Charlemagne, qui tenait une petite école à Saint-Brieuc. Vive et intelligente, elle ne tarda pas à savoir lire, ce qui ne l'empêchait pas d'aimer à jouer ni d'être très rieuse. Avec cela, douce, très bonne avec ses petites amies et ses petites sœurs qui l'avaient suivie de près.

La santé de M^{me} Fleuriot étant devenue très chancelante, son médecin lui conseilla d'aller respirer l'air pur de la campagne; c'est au Palacret qu'elle se fixa avec sa petite Zéna, afin de fortifier en même temps l'enfant qui avait besoin d'exercice. Dès la fin des vacances, la mère et la fille rentraient à Saint-Brieuc, ramenant au foyer familial le bonheur et la gaieté, Zéna reprenant le chemin de l'école, où elle faisait de réels progrès.

Quelques années se passèrent ainsi, mais le moment arriva où il fallut se préparer à la Première Communion et songer à des travaux plus sérieux. Zénaïde fut alors mise

(1) Le Palacret, autrefois Paraclet, était une ancienne Commanderie.

au couvent de la Providence, au grand désespoir de M^{me} Charlemagne, qui adorait sa petite élève, d'abord pour son caractère aimable et doux, ensuite parce qu'elle lui faisait honneur.

Bien que travaillant mollement, écrivait M^{lle} Marie Fleuriot, tu faisais des progrès, grâce à ton extrême facilité; les religieuses vous conduisaient aux exercices du catéchisme auxquels je me rendais de mon côté: tu étais toujours dans les honneurs.

Enfin, la Première Communion arriva: tu accomplis ce grand acte avec une foi, un sérieux, une piété au-dessus de ton âge. Tu étais tellement impressionnée, qu'en communiant, et surtout après être retournée à ta place, tu répandais d'abondantes larmes. Un peu inquiète de te voir si émue, je t'engageai à ne pas tant pleurer, mais tu m'avouas ensuite que ces larmes étaient si douces que tu n'aurais pas voulu les empêcher de couler.

Après la messe, une religieuse, qui t'affectionnait particulièrement, vint te prendre par la main et te conduisit devant une statue de la Sainte Vierge qui s'élevait dans le jardin du couvent.

La religieuse te fit agenouiller, et, en quelques paroles touchantes, te consacra tout spécialement à la Sainte Vierge, lui demandant de te garder jusqu'à l'heure de ta mort sous sa protection. Tu sais mieux que moi, ma chère Zéna, combien la prière de la bonne religieuse a été exaucée.

Nous avons voulu reproduire ces précieux souvenirs, parce qu'ils font bien connaître les sentiments religieux de cette enfant de onze ans, sentiments qu'elle garda jusqu'à son dernier soupir.

L'année suivante, les religieuses de la Providence ayant eu l'idée, à l'occasion d'une fête, de faire jouer une petite comédie par leurs pensionnaires, en donnèrent le lendemain le sujet en composition aux élèves, et c'est alors que, chez Zénaïde, se révéla son talent d'écrivain.

Le père, M. Fleuriot, était enchanté de voir sa petite Benjamine, comme il l'appelait, se fortifier dans la littérature, cet art qui avait pour lui toutes les séductions et dans lequel il fut certainement passé maître, les travaux qu'il a laissés en font foi. C'est pendant les séjours de sa femme et de sa fille au Palacret qu'il s'attacha à développer chez Zénaïde ses goûts littéraires. Il voulut lui choisir les

ouvrages qu'elle pouvait lire avec fruit, lui faisant connaître certains volumes de Walter Scott, qu'il appréciait beaucoup, faisant avec elle de longues promenades au cours desquelles il l'initiait aux beautés de la nature, en la lui faisant aimer et admirer.

C'était une âme candide et pure, que Zénaïde Fleuriot, qui ne se laissa jamais éblouir par les séductions de la vie mondaine, celle qui s'écoule hors de la famille, loin du père et de la mère, des frères et des sœurs, ou même en leur compagnie. Au brouhaha du monde, aux fêtes, aux bals, aux soirées, combien elle préférait l'église, où elle pouvait prier, adorer Dieu, se fortifier dans la lecture de l'Évangile, le plus beau livre du monde. Combien aussi elle préférait la solitude dans cette belle nature dont, toute jeune, elle aimait à contempler les beautés sublimes ! Ces beautés, elle les traduirait plus tard, dans ce style imagé, tout rempli de poésie sincère, sans prétention comme sans afféterie, qui a fait le succès de ses livres.

Les plus belles années de la vie de Zénaïde se passèrent donc au Palacret, ce lieu enchanteur, auquel elle ne pouvait songer sans attendrissement, tant il était rempli, pour elle, de doux souvenirs.

Oh ! le Palacret, mon cher Palacret, écrivait-elle plus tard à sa sœur Marie, la confidente de ses pensées les plus intimes, que je voudrais tant revoir ! Les bois, la lande toute odorante de bruyères où je vagabondais si joyeusement, les longues promenades, avec notre père bien-aimé, dans ce pays pittoresque et sauvage !

Je me rappelle que je n'avais pas de plus grand bonheur que de grimper dans le plus haut mûrier du jardin avec mon petit rouet ; je m'installais au milieu des branches feuillues, et restais là des heures entières à filer en chantant des cantiques à plein gosier, tandis que les oiseaux gazouillaient au-dessus de ma tête.

Ce mûrier, où elle songeait aux aventures de Robinson Crusoë, qu'elle avait tant de fois lu et relu, fut la cause de son premier gros chagrin. Un jardinier ne s'avisait-il pas, un jour, de persuader à M. Fleuriot que cet arbre était tout près de mourir, et que, en outre, étant gênant, il fallait l'abattre ?

M. Fleuriot ayant donné son consentement, le mûrier tomba sous la hache.

Mais quand, le lendemain, Zénaïde se rendit « chez elle » et qu'elle vit son cher arbre couché par terre, les branches éparses sur le sol, elle s'assit sur le tronc et fondit en larmes. « Cet incident, dit-elle depuis, termina ma carrière de Robinson. »

De plus grandes épreuves l'attendaient dans la suite, mais tout est en proportion dans notre vie, et qui peut dire si les chagrins de l'enfance, étant donnée la vivacité des sentiments à cet âge, ne sont pas de poignantes douleurs ?

Comme nous l'avons dit, la pauvreté avait fait irruption dans la maison du chevaleresque Jean-Marie ; le Palacret, ce Palacret auquel on tenait tant, fut vendu au prix dérisoire de 11 050 francs.

Plusieurs fois, les nombreux amis restés fidèles à son père avaient fait à celui-ci des offres discrètes, mais il avait obstinément repoussé toute idée de séparation d'avec sa Benjamine. Un jour, cependant, il reçut une lettre de M. G. de Kérever, châtelain des environs de Saint-Brieuc. Ce gentilhomme offrait de confier l'éducation de ses trois filles à Zénaïde, dont il connaissait par ouï-dire les qualités d'esprit et de cœur. Jean-Marie était découragé, malade ; les termes délicats de la lettre de M. de Kérever triomphèrent de ses dernières résistances. La réponse fut affirmative et pleine de gratitude.

Le cœur serré, les yeux baignés de larmes, mais forte du devoir à accomplir, à peine âgée de vingt ans, Zénaïde dit adieu au père bien-aimé qu'elle ne devait plus revoir, à sa mère, à sa sœur Marie et aux trois jeunes frères qui lui restaient encore, Marie-Théodose, François et Jean-Marie-Rose. Elle partit pour Château-Billy, sa nouvelle résidence.

Que papa ne se tourmente pas, écrivait-elle peu de jours après à sa sœur, dans une lettre où l'on perçoit, au milieu des blessures de l'amour-propre, le fond de son âme, M. et M^{me} de Kérever sont parfaits pour moi, non seulement d'une exquise politesse, mais encore pleins d'affabilité, d'attentions et de prévenances.

Au dehors, les piqûres d'amour-propre ont déjà commencé. Il y a ici des ouvrières de Saint-Brieuc qui me regardent avec une mine stupéfaite ; qu'importe ! je veux être courageuse ; il m'est si doux de penser que je ne suis plus à la charge de mes bien-aimés parents. Ne leur parle pas de ceci, surtout.

Adresse tes lettres à l'abbé de Brémoy ; il me les fera parvenir, ce sera toujours des ports de lettre économisés. Il nous faut y regarder de si près ! Mon léger pécule est presque épuisé, et cependant je n'ai rien acheté d'inutile ; j'ai été, au contraire, aussi économiquement que possible.

II. — A CHÂTEAU-BILLY — PAUVRETÉ — PREMIERS LIVRES — ANNA EDIANEZ — LA SEMAINE DES FAMILLES — VOYAGE A PARIS

Zénaïde Fleuriot était depuis trois mois à peine à Château-Billy, lorsque la nouvelle de la mort de son père, après une très courte maladie, vint la surprendre douloureusement. Cependant, elle s'attendait à cette mort. Son père avait tant souffert moralement, sa séparation d'avec sa fille l'avait frappé si durement en plein cœur, sa peine était si grande de la savoir au service des autres, qu'il n'eut pas la force de résister. Sa mort fut douce et résignée aux volontés de Dieu.

Il a été chrétien jusqu'à la dernière heure, écrivait Zénaïde à sa sœur ; il a compris, je le vois, combien il m'en coûtait de ne pouvoir me rendre près de lui.

« Mon cœur la bénit ! qu'elle reste à son devoir ! » Ces dernières paroles dites pour moi me seront comme un testament sacré ; je veux qu'elles demeurent la règle de ma vie. Ne jamais compter avec ses goûts, ses attrait ; « rester à son devoir », ce fut le résumé de son existence, j'espère que cette devise sera le résumé de la mienne.

En mourant, M. Fleuriot laissait quelques dettes. Le premier soin de sa fille fut d'honorer sa mémoire en cherchant par tous les moyens à désintéresser les créanciers. Il fallut du temps à la jeune fille, mais, au commencement de l'année 1862, Zénaïde avait conquis, grâce à ses travaux littéraires, une indépendance relative. Le 15 février, elle pouvait écrire à sa sœur : « Tu me parles de la consolation que tu as eue à me voir acquitter une partie des

dettes contractées par notre bien-aimé père. Je suis heureuse de te causer cette joie, et, s'il plaît à Dieu, je pourrai avant très longtemps solder ce qui reste encore dû ; mes mesures sont prises pour cela. »

Mais que de privations de tout genre, que d'économies, que de travail incessant il lui fallut pour obtenir ce résultat presque inespéré, car elle était vraiment pauvre, dans les premiers temps de son arrivée à Château-Billy, si pauvre que, à grand-peine, elle avait pu se faire confectionner une robe de deuil par une petite ouvrière !

Figure-toi, écrivait-elle à ce propos à sa sœur, que cette mauvaise étoffe a été brûlée par la teinture et que le bas s'est tout effilé ; impossible de repriser. L'aiguille faisait des trous, tellement l'étoffe était claire ; impossible aussi de rentrer, car alors ma jupe devenait trop courte. Je mourais de honte, enfin j'ai pu tirer un morceau du devant que cache mon tablier et qui m'a servi à raccommoder le bas. Je souffre de me voir ainsi, mais il faut se résigner.

On dira que ce sont là de petits désagréments ; ce ne sera pas tout à fait exact. Il faut, pour le bien comprendre, se mettre à la place d'une jeune fille, habituée dès sa naissance à un certain confort, à un certain luxe relatif, et qui, obligée de vivre dans un monde qui était le sien autrefois, se voit misérablement vêtue à côté d'autres jeunes filles de son âge dont l'élégance fait davantage ressortir sa pauvreté et sa condition inférieure. Malgré tout, elle sut garder sa fierté légitime, ne voulant rien demander à personne, préférant rester confinée dans sa chambre plutôt que d'aller se promener, parce qu'elle n'a ni gants, ni chaussures, ni chapeau. Elle n'est point jalouse des plaisirs que prennent les autres, mais, comme elle le dit, « il n'est pas gai, après avoir entendu parler fêtes et plaisirs, d'aller se creuser la tête sur des livres arides et de se trouver pauvre institutrice, la *bonne d'école*, selon l'expression des gens du pays. »

Elle ne se plaint pas, pourtant, loin de là, elle constate tout simplement. Bien plus, elle éprouve une sorte de satisfaction austère devant sa jeunesse sans bonheur, sans sourires, éclosant sur les ruines de la petite

fortune familiale. « Se consumer en regrets inutiles ne sert à rien, dit-elle, laissons-nous aller dans la main de Dieu. » Alors elle prie, prie sans cesse, et, par la prière, elle se relève fortifiée pour la lutte, presque gaie malgré son chagrin, « car il ne faut pas un visage triste auprès de la jeunesse ».

Tout en accomplissant avec zèle son devoir d'institutrice, Zénaïde Fleuriot travaillait sans presque se reposer. Elle écrivait sur ses genoux, le soir, au milieu des conversations auxquelles elle prenait part, tout en laissant courir sa plume sur le papier. Elle composa ainsi des comédies spirituelles très animées, que ses élèves interprétaient à leur grande joie. En 1857, elle avait remporté quelques petits succès au dehors, qui influèrent certainement sur sa carrière littéraire. Une nouvelle, *la Fontaine du Moine rouge*, qu'elle avait envoyée à la *France littéraire*, de Lyon, pour un concours organisé par cette revue, obtint le premier prix, malgré de nombreux concurrents. Peu après, la même publication ayant ouvert un autre concours, elle envoya encore deux pièces de vers qui remportèrent le premier prix, et une nouvelle, *Une heure d'entraînement*, qui fut non seulement couronnée, mais encore imprimée dans la revue. Elle signait alors « Anna Edianez », pseudonyme transparent emprunté à son nom renversé, et qu'elle conserva pour ses premiers livres.

Encouragée par ces petites victoires, Zénaïde commença à écrire des œuvres plus sérieuses et de plus longue haleine, *Souvenirs d'une douairière*, *Une Famille bretonne*, fort joli roman édité plus tard à Paris; puis *la Vie en famille*, dont la « Petite bibliothèque de famille » s'empara longtemps après. Enfin, en 1859, elle se décida à proposer à M. Ambroise Bray, l'éditeur catholique, les *Souvenirs d'une douairière*, qu'elle avait dédiées à Marie, Alix, Claire et Louise de Kérever, ses élèves et ses sœurs d'adoption. L'offre fut acceptée, et, dès l'apparition de cette œuvre charmante, Alfred Nettement, député du Morbihan, fondateur du journal *l'Opinion publique* et

directeur de la *Semaine des familles*, ouvrit toutes grandes les portes de cette intéressante publication à Anna Edianez.

La réputation de Zénaïde Fleuriot fut dès lors consacrée, et si bien établie qu'elle dut collaborer à un grand nombre de revues, au *Journal des Demoiselles*, à la *Mode illustrée*. Son désir le plus cher, payer les dettes de son père, allait donc pouvoir se réaliser, et combien était-elle heureuse d'écrire à sa sœur :

Je travaille beaucoup en ce moment, je voudrais tant arriver à la hauteur de la mission que je me suis donnée : répandre à l'aide de mes humbles livres de belles et grandes vérités que tant de gens ignorent toute leur vie, et dont la connaissance, unie à la bonne volonté, empêcherait tant de souffrances inutiles.

Bien qu'elle eût cessé ses fonctions d'institutrice, Zénaïde Fleuriot continua à rester comme amie dans la famille de Kérever, qui avait pour elle la plus tendre affection. Elle pouvait donc disposer de son temps à son gré, et, en 1860, elle se décida à faire un voyage à Paris. Elle fut aussitôt reçue dans l'intimité par M. et Mme Nettement, la famille Lecoffre, M. et Mme Mathieu, dont la fille avait épousé le célèbre peintre Yan d'Argent, et qui fit d'elle, à cette époque, un joli portrait au pastel.

Il y aurait bien à glaner dans la correspondance que Zénaïde entretenait dans ce voyage avec la famille de Kérever. Paris fut en effet, pour elle, qui ne connaissait en fait de villes que Saint-Brieuc, un perpétuel sujet d'étonnements, de surprises et d'imprévu. En voici quelques passages qui sont comme le reflet de cette âme candide, pure et quasi naïve dans ses impressions. Telle, par exemple, son appréciation de la grande capitale :

Que ce Paris est étourdissant ! On y voit autant de tournures ridicules que de costumes extravagants ; on n'a pas idée de choses semblables. Il y a des chapeaux à faire éclater de rire, auprès desquels mes coiffures les plus antiques seraient des bijoux.

Dans une autre lettre, elle parle d'une délicieuse journée qu'elle a passée à visiter certains monuments, entre autres la Made-

leine et la Bourse, « c'est-à-dire, écrit-elle, en parlant de celle-ci, une foire où l'on gesticule ; c'est un spectacle unique. On se croirait dans un temple plein de fous furieux ».

Le plaisir qu'elle prend à Paris ne lui fait cependant pas oublier « sa petite chambre et la grande salle familiale de Château-Billy », et, surtout, ne lui fait pas négliger « Dieu qui l'a toujours soutenue et protégée ».

J'ai entendu prêcher l'évêque de la Rochelle, (M^{re} Landriot) écrit-elle. J'ai eu cette bonne fortune dans la chapelle des Pères Lazaristes, qui, destinés aux missions, ont plus ou moins le martyre en perspective. Saint Vincent de Paul en est le fondateur, et sa chaise, entourée de lumières, dominait l'autel. C'était religieux, édifiant et très beau. Partout des Sœurs de la Charité et des missionnaires ; dans le chœur un cardinal, et l'évêque a dit en s'inclinant selon l'usage : « Eminence, Messieurs, mes Frères » je n'en avais jamais tant entendu. Il parle admirablement. Jeune et plein d'énergie, il a vraiment un grand talent. Ce sermon sur « la confiance en Dieu quand même » me restera dans la mémoire ; les allusions aux affaires du jour y fourmillaient, et il n'a pas craint de lancer plus d'un trait hardi.

Je vous assure que j'ai beaucoup prié ce jour-là pour vous et votre chère famille ; du reste, je n'entre pas dans une église de ce Paris, où il y en a tant, sans demander à Dieu votre bonheur à tous.

Zénaïde Fleuriot resta quelques mois à Paris, mais ce fut avec bonheur qu'elle revint dans la famille de Kérever, où on l'attendait avec impatience. Elle se remit aussitôt au travail avec tant d'ardeur que cette année 1861 ne se termina pas sans voir éclore deux nouvelles œuvres qui eurent un succès fort grand, *Réséda* et *Sans beauté*, ainsi qu'un recueil de jolies nouvelles réunies sous le titre de *Eve*.

M. Alfred Nettement, un bon juge en pareille matière, a donné la raison de la renommée acquise par Zénaïde en si peu de temps, relativement, puisque quatre années à peine lui avaient suffi pour se faire un nom.

Bretonne et chrétienne, dit-il, elle a étudié l'humanité comme la nature, dans la province natale. Elle a vécu dans cette atmosphère de foi, d'hon-

neur et de probité antiques, et l'on retrouve dans ses compositions comme un reflet de ces vertus morales qu'elle a eues sous les yeux depuis son enfance. Il y a telles pages de ses œuvres qui n'ont pu être écrites que sur des études de caractères qui se font de niveau, de cœur à cœur, d'esprit à esprit. Ce qui me frappe par-dessus tout, c'est, qu'on me pardonne cette expression, l'air de santé qui circule dans toutes les pages de ses compositions, faisant contraste avec la « malaria » intellectuelle dont la littérature contemporaine est affligée.

La vraie raison de cet « air de santé », c'est que Zénaïde Fleuriot possédait au plus haut degré ce don que tant de romanciers à la mode, aujourd'hui, n'ont pas : la pureté du cœur.

III. DEUIL CRUEL — DÉVOUEMENT FAMILIAL — MORT D'ALIX DE KÉREVER — SECOND VOYAGE A PARIS — DÉPART POUR ROME

L'année 1862 s'ouvrait donc pour Zénaïde sous les plus heureux auspices. Ses travaux littéraires lui avaient apporté une indépendance réelle ; bientôt elle allait pouvoir rembourser tous les créanciers de son père, ce rêve si longtemps caressé. Malheureusement, — il en est toujours ainsi en ce monde, — le bonheur ne chemine jamais seul dans la vie, et un deuil cruel, inattendu, vint jeter un voile lugubre sur le présent si riant et aussi sur un avenir qui s'annonçait radieux.

Un des frères de Zénaïde, Jean-Marie-Rose, qui avait voulu embrasser la carrière militaire et s'était engagé dans les spahis, était tué en Algérie le 14 juin 1862, dans un engagement avec les troupes tunisiennes. Il était alors maréchal des logis.

Sa mort a été celle d'un soldat, écrivait le capitaine de Jean-Marie-Rose au frère aîné, François Fleuriot, en lui apprenant la fatale nouvelle ; il s'est fait tuer comme un héros, en attaquant à pied, le sabre à la main, l'ennemi qui s'était réfugié dans des rochers inaccessibles, sauvant ainsi par son dévouement l'arrière-garde qui s'était engagée dans le ravin.

En le voyant tomber, le spahi Ali-Ben-Hadj se précipita sur lui et le sortit vivant, sous une grêle de balles, du ravin où il combattait ; notre pauvre

camarade était atteint d'une balle au bas-ventre, et je compris tout de suite qu'il était perdu; je ne songeai plus qu'à adoucir ses derniers moments. Il a vécu deux heures et a conservé sa connaissance jusqu'à la fin. Il a parlé de sa mère, de ses sœurs, de vous; il a serré la main de ses camarades qui l'entouraient, muets et désolés, puis il s'est éteint presque sans souffrance.

J'ai la douloureuse satisfaction de vous annoncer que votre pauvre frère repose en terre sainte, dans le cimetière de Souk-Aras, après y avoir été conduit par le clergé et avoir reçu les honneurs funèbres qui lui étaient dus. J'ai dit quelques mots sur sa tombe, c'était la traduction fidèle de ce que je pensais de lui, bonne et honnête nature, pleine de sentiments élevés, qui, malgré la fougue de sa jeunesse, ne s'était jamais écarté du chemin de l'honneur. Regrettez-le, il le mérite, mais soyez fiers de lui.

Nous avons tenu à donner ces lignes, pour montrer une fois de plus combien les sentiments d'honneur, de patriotisme et d'amour de la famille étaient ancrés dans cette belle famille des Fleuriot.

La mort de son frère causa à Zénaïde un profond chagrin. Elle en demeura si accablée qu'elle resta assez longtemps sans pouvoir se remettre au travail. Ce qui la réconforta, ce fut de savoir que Jean-Marie reposait dans le petit cimetière de Souk-Aras, l'ancienne Tagaste, patrie de sainte Monique, et de saint Augustin, sur la route de Carthage à Hippone. Vers la fin de l'année, elle se remit au travail, ce grand consolateur, et, en décembre, elle publiait, dans la *Semaine*, *Un Cœur de mère* et *Au hasard*. En 1863-1864, cinq autres volumes furent édités : *les Prévallonais*, un véritable bijou littéraire; *Souvenirs d'un vieux campagnard*; *Ce que femme veut Dieu le veut*; *Les Deux clercs* et *Mon sillon*, et, les deux années suivantes, parurent successivement *la Clé d'or*, *Sans nom*, *L'Oncle Trésor* et *Nos Ennemis intimes*. Elle put alors louer un appartement à Saint-Brieuc.

Ce ne fut pas sans raison que Zénaïde se décida à quitter la famille de Kérever pour laquelle elle avait une si grande et si sincère affection, ce fut un acte de dévouement qui lui imposa ce sacrifice.

L'aîné de ses frères, François, ou plutôt Frantz Fleuriot, qui s'était établi avocat à

Lannion après avoir fait son droit à Paris, avait perdu sa femme, morte à vingt-sept ans, peu de jours après la naissance d'un enfant auquel on donna le nom de Francis.

Je n'hésite pas, écrivait Zénaïde à sa sœur, le 20 juillet 1866, de Saint-Brieuc, et, quoiqu'il m'en coûte de quitter la famille de Kérever, que j'aime autant que la mienne, si Frantz veut me confier son fils, je m'installerai pour l'automne à Saint-Brieuc et je le garderai chez moi en lui faisant suivre les cours de Saint-Charles.

M. Frantz Fleuriot ayant accepté avec joie l'offre de sa sœur, voilà Zénaïde devenue tout à coup mère de famille, mission sacrée qu'elle sut accomplir comme une vraie mère. C'était une lourde charge de plus, mais elle fut toute sa vie la femme de tous les dévouements et de tous les sacrifices, et, à ce nouveau devoir qu'elle s'était imposé, elle mit tout son cœur et toute son âme.

L'année suivante, 1867, débuta douloureusement pour cette vaillante femme qui méritait tant d'être heureuse, et à laquelle, cependant, les douleurs ne furent pas épargnées. Le 10 janvier, elle perdait sa marraine qu'elle aimait beaucoup, et, un mois après, presque jour pour jour, M^{lle} Alix de Kérever, une de ses plus chères élèves, devenue une de ses plus chères amies, succombait à une attaque de choléra. Sa douleur fut telle qu'aucunes distractions ne purent l'atténuer.

Pour moi, écrivait-elle à sa sœur Marie, c'est une douleur unique. Alix m'aimait tant! et quelle nature délicate, intelligente et distinguée!..... Le bon Dieu voulait Alix, il l'a prise, hélas! J'accepte avec résignation et foi l'immense chagrin que Dieu m'envoie, mais je souffre beaucoup.

Elle écrivit sur cette mort affreuse des pages déchirantes « où palpite, comme le dit si bien M. Francis Fleuriot-Kérinou, une douleur si intense qu'il fallut appeler un secours divin pour qu'elle pût être supportée. »

Ces pages, on les trouvera tout entières dans un de ses plus beaux livres, *Alix*, dont on a dit justement, que l'ayant écrit avec son cœur, elle en avait fait un chef-d'œuvre.

Zénaïde n'avait pas encore vidé jusqu'à la lie l'amer calice des douleurs. On sait combien l'épidémie de choléra fit de victimes en 1867, dans toute la France, et principalement dans la région de l'Ouest. Quinze jours après la mort d'Alix, M^{me} de Kérever était frappée et succombait à son tour.

Quel que fût le courage de Zénaïde, sa vigoureuse santé fut sérieusement atteinte. Les médecins lui conseillèrent de voyager. Elle s'y résigna, et, le 5 juin, elle écrivait à sa sœur :

Je pars demain pour Paris. J'ai pris cette grande résolution.

Il me faut secouer ma peine, sans cela ma peine me tuera, et je dois vivre puisque j'ai encore des devoirs à remplir. Je veux surtout aller à Paris pour recommander ma chère Alix aux prières de la communauté dont m'a parlé notre pieuse amie de Saint-Brieuc. Cet Ordre, entièrement dévoué au soulagement des âmes du Purgatoire, admet à titre de membres honoraires de pauvres mondaines crucifiées comme moi par la perte d'un être tendrement aimé. Je voudrais pouvoir faire une retraite dans cette maison, et là, dans le silence et l'oraison, demander à Dieu quelle sera ma voie et quel est le secret de l'épreuve qu'il m'a envoyée.

Dès son arrivée à Paris, la première visite de Zénaïde fut pour cette communauté. Là, elle rencontra une religieuse qui, après avoir écouté le récit de ses peines, lui conseilla d'aller à Rome avant de commencer une retraite, et de venir la revoir à son retour.

La religieuse avait raison; Zénaïde avait, en effet, l'esprit trop bouleversé et le cœur trop endolori pour qu'il lui fût permis de faire une retraite sérieuse. Avant de partir pour la Ville Éternelle, elle fit des visites à plusieurs grands personnages, entre autres à la marquise de Blocqueville, fille du maréchal Davout, prince d'Eckmühl, dont le salon était un des plus littéraires de Paris. Elle lui avait été recommandée par le R. P. Félix, de la Compagnie de Jésus, qui pensa que les nombreuses relations de la marquise à Rome pourraient être fort utiles à l'écrivain.

En effet, Zénaïde reçut de M^{me} de Bloc-

queville l'accueil le plus gracieux. Elle lui donna une lettre pour une de ses amies, la princesse de Sayn-Wittgenstein-Berlebourg, une femme supérieure sous tous les rapports. Elle partit donc, mais toujours aussi désolée, aussi souffrante, aussi découragée.

Cependant, elle ne devait pas tarder à subir l'irrésistible attrait des splendeurs de cette Rome à jamais immortelle : la princesse de Wittgenstein, charmée de son intelligence et des délicatesses de son cœur, lui témoigna une affectueuse sympathie, dont elle continua à lui donner des preuves jusqu'à sa mort, survenue le 8 mars 1887.

IV — LA PRINCESSE DE WITTGENSTEIN — AU COUVENT DES DAMES AUXILIATRICES — LE P. OLIVAIN — SECOND VOYAGE A ROME

Zénaïde Fleuriot, après un séjour d'un mois à Rome, revint à Paris, et, dès son arrivée, elle écrivait à la princesse de Wittgenstein une lettre d'où nous extrayons le passage suivant :

Je suis, de toute manière, enchantée d'avoir fait un voyage à Rome. Il me semble avoir bien attaché sur mes épaules la croix que je traînais si péniblement, et, puisqu'il a plu au bon Dieu de m'en accabler, j'espère la porter courageusement désormais. Mais je me sens toujours bien faible, et je vais aller puiser la force à sa divine source. Pour cela, je ferai un séjour dans mon couvent du Purgatoire, dont je vous ai tant parlé. Je demanderai la permission de faire une retraite préparatoire à mon admission dans le Tiers-Ordre; ainsi, tout en demeurant dans le monde, je mènerai une vie plus rapprochée de Dieu.

Cette retraite tant désirée, Zénaïde la commença le 8 août, mais, dès qu'elle fut terminée, le R. P. Olivaint, qui la dirigeait, ne lui permit de prendre aucune résolution avant un an révolu. Elle obéit et retourna en Bretagne, où elle se remit avec ardeur au travail, tout en entretenant une correspondance avec la princesse de Wittgenstein. Un an après, le 29 octobre 1868, elle partait pour Paris, avec la ferme résolution de faire sa retraite décisive.

Le moment est venu, écrivait-elle à la princesse, de me choisir une destinée. Je ne puis pas me changer. Je ne vois que deux choses : aimer les

créatures en Dieu et en être aimée, ou aimer Dieu tout seul. Un pays étranger, une famille où mon cœur et mon esprit trouvent peu d'appui, c'est l'isolement, le délaissement intime que j'ai en horreur. Et cela sans devoir précis, sans occupation positive.

Entr'ouvrons ici, discrètement, nous dit l'auteur de sa vie, son cahier de notes intimes.

Paris, 30 octobre 1868.

Ce matin, je me suis rendue au Gesù de la rue de Sèvres pour y parler au R. P. Olivaint, le prudent guide de ma retraite du mois d'août 1867. « Mon Révérend Père, lui ai-je dit, selon votre conseil j'ai attendu longtemps, vous le voyez, avant de prendre la grande décision relative à mon avenir. J'ai même dépassé le terme que vous m'aviez fixé. Je viens vous demander aujourd'hui de me dire clairement ce que Dieu veut que je fasse, comment il veut que je le serve.

Le Révérend Père a souri. « Eh quoi ! m'a-t-il répondu, vous, si intelligente, vous me prenez pour le Saint-Esprit. Non, mon enfant, malheur à celui d'entre nous qui se croirait le Saint-Esprit pour trancher de pareilles questions ; il se tromperait lui-même en égarant les autres. Mettez-vous en retraite très sérieusement chez vos bonnes Mères du Purgatoire, puis vous écrirez ce que vous aurez conseillé votre raison, votre foi, votre inspiration puisées dans la prière et la méditation. J'examinerai devant Dieu ce résumé et vous dirai si vos résolutions procèdent de la nature, de l'imagination ou de l'amour-propre.... »

Zénaïde suivit ce conseil et fit sa retraite. Nous lisons encore dans ses notes :

J'ai vu ce matin le R. P. Olivaint ; après avoir lu mes résolutions avec beaucoup de gravité et d'attention, le bon Père m'a rendu mon cahier en souriant, puis il m'a dit : « Non, ma chère fille, je ne vous crois pas appelée à la vie religieuse. Vivez dans le monde en vraie chrétienne et servez Dieu par votre plume. Votre nature, habituée à l'indépendance, ne supporterait pas les bandelettes de la vie religieuse, elle aurait des soubresauts qui les briseraient, et vous en concevriez ensuite des remords. L'esprit est prompt, mais la chair est faible.

» Abordez franchement la voie des préceptes sans vous engager néanmoins à ne pas faire de temps en temps quelque petite excursion dans celle des conseils. Demandez de ma part à votre chère Mère Marie de X... de mettre de l'eau bénite dans votre encrier, et de vous recevoir au parloir, fût-ce même plus souvent et plus longtemps que d'autres. En élevant votre esprit, en éclairant votre foi, en élargissant votre cœur par une charité de plus en

plus universelle, elle fera en même temps du bien à vos 500 000 lecteurs. Allons, mon enfant, terminez votre retraite dans la paix et la confiance, et regardez-moi toujours comme votre père. »

J'ai compris.... Avant d'écrire mes résolutions, je vais raconter ma vie à ce petit cahier qui contient des choses si intimes.

Je vais avoir bientôt quarante ans. Dieu, dans son infinie bonté, m'a tenue comme par un fil au-dessus de l'océan que je devais traverser. Grâce à ce fil, ma petite barque s'est proménée librement et n'a touché à aucun écueil réel. Si je n'ai pas connu les ports où l'on croit jeter l'ancre, ni les flottilles où l'on se figure pouvoir naviguer de concert, je n'ai connu ni les orages, ni les naufrages.

Dieu me tenait dans une perpétuelle jeunesse et dans un irrassasiable amour d'idéal. J'ai eu mes douleurs, mes souffrances, mes joies, peu de joies, excepté du côté divin. Les unes et les autres sont le secret de Dieu et des âmes saintes et splendides qu'il a placées sur ma route.

Je veux le remercier de tout : de mes parents vertueux et chrétiens, d'une santé sans défaillance, d'une enfance pure, d'une piété d'abord peu éclairée, mais profonde, de charmantes et fidèles amitiés, de religieux dévouements, de grâces étonnantes, qui m'ont singulièrement préservée et fortement enseignée : car ma vie est tout un miracle de grâce.

Je n'ai pas travaillé vainement, je l'espère, et mes ouvrages sont un fidèle écho de moi-même. Néanmoins, je n'ose croire que le talent qui m'a été confié ait suffisamment fructifié, et je taille la bonne petite plume qui m'aidera à gagner le seul bonheur enviable, celui qui survit à la mort.

Je désire me rapprocher de Notre-Seigneur Jésus-Christ ; ma conduite se conformera à mes croyances sans respect humain. Je ne veux plus rien donner à l'orgueil, au « paraître ».

Dieu m'en fasse la grâce, ZÉNAÏDE FLEURIOT.

A la fin de décembre 1868, Zénaïde dut cependant, — il est des obligations auxquelles on ne peut se dérober, — paraître dans un salon mondain. Elle en fit une courte, mais bien spirituelle satire à la princesse :

Comme je me complaisais, écrivait-elle, dans ma simple robe noire, devant ces toilettes si ridicules. Une dame avait tant de faux cheveux sur la tête, que je ne pouvais m'empêcher de la voir coiffée du casque en cuir bouilli des pompiers. Quel dévergondage de toilette en ce moment ! Il n'y a plus d'âge, mais du tout ! C'est bien laid, parfois.

Zénaïde Fleuriot, on le voit, avait de l'esprit et du meilleur, très fin, et portant toujours juste. En voici un autre échantillon si frappant qu'on le croirait écrit d'hier :

« J'assistais l'autre jour, écrit-elle à la princesse, à une séance du Corps législatif. J'y ai entendu M. Thiers, M. Rouher, et aussi de légers rugissements poussés par le puissant Jules Favre, qui a l'air d'un sanglier. J'ai donc vu nos législateurs de près. Ah ! quelle désillusion ! Qu'il y en a de vindicatifs, d'emportés, de ridicules ! Comme ces passions individuelles, ces mesquines passions de parti, me semblent déplacées !

» Ne doit-on pas discuter avec plus de calme les intérêts d'une grande nation ? Ils se sont tous mis en colère, aussi bien les gentlemen assis au banc des ministres que les barbus députés de la gauche. C'était à craindre qu'ils en vinssent aux mains. »

La séance dont Zénaïde esquissait ainsi avec tant de vérité la physionomie était précisément celle où se manifestèrent les craintes qui furent réalisées dans la mémorable mais honteuse séance de la Chambre des députés du 22 janvier 1897.

Quelque temps après, Zénaïde écrivait à la princesse une lettre dans laquelle elle lui faisait le récit de sa nouvelle installation à Paris, et qu'elle terminait ainsi :

« Je commence à trouver qu'il y a un siècle que je ne vous ai vue, chère princesse ; j'ai grande envie de retourner à Rome ; j'en ai si peu profité à mon dernier voyage. Ce serait un moment bien choisi que celui du Concile pour aller vous retrouver, qu'en pensez-vous ? »

Encouragée par la réponse de son illustre amie, elle partit en effet, et, reçue dans les premières familles de Rome, elle rapporta mille souvenirs intéressants qui se trouvent décrits dans un beau livre illustré qu'elle intitula : *Notre capitale Rome*. Le 22 avril, elle était de retour à Paris, après avoir suivi tous les exercices de la Semaine Sainte.

V. LA GUERRE — LA COMMUNE — L'ÉCOLE PROFESSIONNELLE — BÉNÉDICTION DU SAINT-PÈRE — A L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Peu de temps après son arrivée, des bruits inquiétants commencèrent à circuler dans le public. On parlait avec assez de persistance d'une guerre possible avec la Prusse, au sujet de la candidature Hohenzollern en Espagne, mais personne n'y croyait encore. Zénaïde, comme elle en avait l'habitude chaque année, partit donc pour la

Bretagne, quoique l'horizon politique se fût tout à fait assombri.

A peine était-elle arrivée que les événements se précipitèrent. La guerre a éclaté, les échecs de Wissembourg et de Forbach, la glorieuse défaite de Reischaffen viennent affliger son cœur de patriote. Elle repart presque aussitôt pour Paris, trouvant que les nouvelles lui parviennent trop lentement à son gré, et, à peine a-t-elle quitté la Bretagne, toutes les calamités fondent sur la France : la catastrophe de Sedan, la République proclamée, tout le monde fuit, les chemins de fer sont coupés, on fait sauter les ponts, les fils télégraphiques sont rompus, Paris s'arme et se prépare à la lutte suprême.

Zénaïde, elle, reste, pensant qu'elle pourra être utile. « Si je parlais sans sujet, écrit-elle à sa sœur, j'agiserais lâchement. » Elle avait consulté le P. Olivaint, et elle écrit à la princesse le résumé de leur entretien :

« Mon Père, lui ai-je dit, il est arrêté que je pars demain pour la Bretagne.

— Très bien ! Bon voyage, mon enfant.

— Pardon, mon Père, avant de partir, il me faut votre avis sur l'état actuel de Paris : j'entends mille opinions contradictoires, la vôtre me décidera. Un siège avec toutes ses horreurs est-il vraiment à craindre ?

— Vous voulez mon avis là-dessus ?

— Votre avis vrai.

— Tout est à craindre : la famine, les obus, l'incendie. Il y a certainement danger, donc il est temps de partir. Voilà mon avis.

— Merci, mon Père, je reste.

— Vous restez !

— Oui, s'il y a danger ; je ne partirai pas, car je peux être utile.

— Vous êtes une vraie Bretonne, une enfant du bon Dieu !

Puis il m'a béni ! »

Ainsi fut décidé en ce moment d'angoisse le sort de Zénaïde Fleuriot par le saint religieux qu'elle ne devait pas revoir en ce monde et qui allait être une des plus nobles victimes de la commune.

Plus tard, quand le calme fut rétabli, au prix de combien de sang versé et de ruines

accumulées, hélas ! elle publia ses impressions sur la terrible épreuve que Dieu infligeait à la France dans un livre intitulé : *les Mauvais jours*. Voici quelques-unes des notes qu'elle a transcrites au jour le jour pendant cette période sanglante de notre histoire.

23 septembre. — Les maires provisoires affichent, affichent, affichent, composent, composent, composent ; et, à la porte des misérables boucheries municipales, les épouses et les mères du peuple souverain grelottent et bleussent. Que ne suis-je une de ces souveraines ! Je me dresserais devant mon frère le citoyen maire et lui dirais : « Citoyen, tu nous as enseigné la haine des abus ; te plaît-il de faire cesser celui-ci ? Tu nous as appris le mépris de l'autorité, est-ce pour qu'on respecte la tienne ? Avise bien vite à faire servir le pot-au-feu de ton souverain, où nous nous ruons sur ta boucherie que ton écharpe ne protégera pas. Nous avons juré haine à tous les tyrans, qu'ils portent une couronne ou un bonnet de coton. »

Ce matin, une petite voiture m'a fascinée ; elle regorgeait de beaux choux aux feuilles crépues. Je me suis approchée de la marchande. « Combien ce chou, Madame ? — Dix francs ! »

J'avais une fois de plus oublié notre situation, et je me suis retirée en murmurant : « Si les choux de mon pays savaient cela ! »

1^{er} janvier 1871. — (A sa sœur, par ballon monté)..... Je ne me suis jamais mieux portée, je travaille beaucoup, je m'emploie près des malades ; des pauvres que ce froid tue ; je ne suis pas inutile. Il y a de grandes misères, des courages à relever, des épreuves à consoler..... »

20 mars (A sa sœur). — Je me sauve ! ce n'est pas la peur qui me fait fuir, je n'ai pas redouté l'obus prussien, je redoute l'obus français. Entendre insulter ces soldats courageux qui se battent et qui se meurent obscurément pour la France, par ces hommes qui ne se sont pas battus contre la Prusse pour leur patrie, et qui assassinent maintenant leur pays pour de l'or, le goût de l'oisiveté, les honneurs, cela dépasse absolument mes forces.

Zénaïde partit, et elle eut la consolation, en arrivant dans sa Bretagne, de retrouver sa famille saine et sauve, mais presque en même temps elle apprenait les fratricides horreurs de la Commune. C'est avec la plus vive douleur qu'elle pleura la mort du R. P. Olivaint, fusillé le 24 mai dans la rue Haxo avec d'autres martyrs. Enfin, en juin elle revenait à Paris pour se consacrer à une œuvre apostolique, l'école profession-

nelle de la rue du Cherche-Midi, réalisant ainsi une pensée du P. Olivaint, l'un des champions les plus zélés de l'enseignement chrétien. C'est dans cette œuvre que Zénaïde donna la mesure de son dévouement et de sa charité chrétienne. C'est elle qui veillait à l'installation des enfants et présidait à leurs repas, réservant ses matinées pour écrire, car elle semblait avoir pour ligne de conduite de ne se reposer jamais.

Rien n'était plus édifiant que de voir cette femme, distinguée par ses talents et sa remarquable intelligence, passer de groupe en groupe, encourageant les unes, redressant d'un mot vif le jugement erroné des autres, flagellant spirituellement l'égoïsme, la paresse, la vanité, cherchant enfin à développer dans toutes ces âmes neuves la pure foi chrétienne, les idées saines et élevées qui remplissaient la sienne. Plus d'une nouvelle venue, après les fines remarques de sa charitable surveillante, s'exécutait sur l'heure, détachant le clinquant de sa toilette, enlevant le collier de verroterie qui s'étalait sur le tablier d'uniforme en cotonnade bleue, ou faisant disparaître dans sa poche le bracelet porte-bonheur qui descendait du bras sur de petites mains plus ou moins nettes.

Chaque dimanche on la voyait prendre part à la réunion des apprenties, jouant, chantant avec elles, aidant ainsi les dames patronnesses à leur faire passer des heures agréables. Elle composa de fervents cantiques, d'amusantes comédies pour la distribution des prix et les fêtes, et des chansons qu'on redisait chaque jour avec entrain.

Mais là ne se bornait pas la sollicitude de la noble femme, elle donnait aussi son concours actif aux ventes faites au profit de l'œuvre. Inutile de dire que son comptoir, où elle vendait des livres, les siens entre autres, que lui donnait généreusement la maison Hachette, était littéralement assiégé.

Une fois l'œuvre vraiment fondée, Zénaïde Fleuriot voulut faire descendre sur elle la bénédiction de Dieu même, par les mains de son Vicaire, et elle adressa à Sa Sainteté Pie IX la supplique suivante :

Paris, 15 août 1862, Assomption de Notre-Dame.

Très Saint Père,

Humblement prosternée aux pieds de Votre Sainteté, Zénaïde Fleuriot, directrice générale de l'École professionnelle catholique de la rue du Cherche-Midi, La supplie de laisser tomber sa bénédiction apostolique sur cette œuvre de régénération religieuse et sociale, afin qu'elle procure de plus en plus la gloire de Dieu par la connaissance et l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Et Pie IX écrivit de sa main :

Benedicat vos Deus et dirigat opus et operarios.

Selon la prière de Pie IX, Dieu a béni et dirigé l'œuvre à laquelle se dévoua Zénaïde Fleuriot pendant près de vingt ans avec tant de persévérance, de foi et d'humilité. Ce fut le résultat de son double apostolat de la plume et de son dévouement à la jeunesse ouvrière.

Au printemps de 1872, les médecins avaient ordonné à la belle-sœur de Zénaïde de passer deux mois avec ses enfants au bord de la mer ; elle s'était installée près d'Auray, à Locmariaker, où elle savait ne trouver ni casino, ni baigneurs, la plage étant caillouteuse et le pays encore sans organisation pour les ressources. Vers le milieu du mois d'août, Zénaïde voulut rejoindre sa famille. Ses premières impressions ne furent pas favorables à ce petit coin du Morbihan, mais bientôt la vie simple et primitive qu'elle y trouva devint un attrait, et lui parut propre à servir son goût pour la solitude et le travail.

Elle conçut alors le désir de s'y fixer, et fit construire en 1873 un cottage rustique, appelé Kermoareb, dont nous donnons plus loin le dessin. C'est là que, jusqu'à sa mort, elle revint chaque année.

La fin de l'année 1872 avait apporté au cœur si fervent de Zénaïde une véritable joie. Elle avait fait hommage à Sa Sainteté Pie IX de son bel ouvrage : *Notre capitale Rome*. Ce grand Pape lui envoya sa bénédiction dans un bref laudatif, où le but et les fruits de son apostolat sont admirablement compris. Voici la traduction de ce précieux document :

A notre chère fille en Jésus-Christ, Zénaïde Fleuriot, Paris.

Pie IX, Souverain Pontife.

Chère fille en Jésus-Christ, salut et bénédiction apostolique !

Ce que des hommes de grand mérite n'ont pas jugé indigne d'eux de composer parfois des récits de faits imaginaires ; les autres, de donner à des histoires véritables l'attrait de la fiction, dans le but d'éloigner par là les hommes de la lecture des livres impies et de jeter dans leurs cœurs, en quelque sorte à leur insu, des semences de piété, Nous vous félicitons, chère fille en Jésus-Christ, de l'avoir fait aussi dans les nombreux volumes que vous avez publiés. C'est pourquoi nous avons reçu avec plaisir le dernier de ces ouvrages, où vous faites la description de notre ville de Rome, que vous venez de visiter.

Dans ce travail, vous vous êtes proposé d'amener les esprits à considérer la majesté et la sainteté de ses monuments, à contempler la splendeur de ses cérémonies sacrées, et à admirer la noblesse de la ville elle-même.

Cette Rome, qui autrefois dominait au loin par la puissance des armes, étend aujourd'hui, par la religion, son empire jusqu'aux extrémités du monde ; elle est devenue la patrie commune des chrétiens par l'éclat que lui donne la Chaire glorieuse du vicaire de Jésus-Christ, et elle attire à elle tous les esprits et tous les cœurs.

Nous appelons sur votre pieux dessein tout le succès que vous souhaitez, et, comme présage de la faveur d'en haut, et comme gage de notre bienveillance paternelle, Nous vous accordons aujourd'hui, et du plus profond de notre cœur, très chère fille en Jésus-Christ, la bénédiction apostolique.

Donné à Rome, à Saint-Pierre, le trentième jour du mois de décembre de l'année 1872, de notre Pontificat le vingt-septième.

PIE IX, pape.

L'année suivante, Zénaïde recevait encore un précieux témoignage de haute estime pour ses œuvres, et particulièrement pour son livre, *Aigle et Colombe*, couronné par l'Académie française. A cette époque, elle publiait d'autres romans dans la *Mode illustrée*, la *Semaine des familles* et dans le *Journal de la Jeunesse*. Elle avait reçu de la princesse de Wittgenstein une lettre touchante d'où nous extrayons ces lignes :

Je viens de voir, ma chère Bruyère (1) qu'*Aigle et Colombe* vous a valu un prix académique. Je

(1) Bruyère et Bruyère de Bretagne, par allusion au pays de son amie.

ne puis vous dire combien j'en ai eu de plaisir. D'abord pour l'honneur, puis pour le succès si mérité de ce livre, le plus viril d'entre tous ceux que vous avez écrits, et enfin pour les 1500 francs dont vous saurez faire un si bon usage. Courage, donc, ma chère Zénaïde, vous voyez que le travail porte bonheur; ne vous en lassez point, et que les bons anges vous soient en aide.

Zénaïde Fleuriot fit plusieurs voyages en Belgique, à Londres, à la Délivrande et à Lourdes, ces deux derniers en pèlerinage, car elle n'oubliait jamais la Sainte Vierge qui l'avait tant protégée.

En 1874, M. Lecoivre, directeur de la *Semaine des familles*, voyant Zénaïde Fleuriot de plus en plus appréciée du public, pensa à lui confier la direction de son journal. Elle accepta, mais elle ne fut pas longtemps à s'apercevoir que la lecture de tant de manuscrits de valeurs diverses absorbait tous ses instants et la fatiguait extrêmement. Son temps, déjà si bien rempli, était dévoré par ce travail administratif à heure fixe. Sa verve lui semblait tarir. D'un commun accord, M. Lecoivre redevint directeur de la *Semaine*.

VI. L'ŒUVRE D'UNE CHRÉTIENNE LA MALADIE — LA MORT

Le moment est venu d'examiner, non pas en détail, mais dans son ensemble, l'œuvre considérable de Zénaïde Fleuriot, œuvre qui restera, que d'autres générations aimeront à lire, et dont s'inspireront certainement des écrivains futurs, animés comme elle de l'esprit religieux. Déjà les biographes du fécond romancier catholique ont apprécié son incontestable talent d'écrivain. Ils ont déduit les leçons de haute moralité qui se dégagent des 70 volumes dont se compose son bagage littéraire. De ce nombre est le R. P. Chervoilat, de la Compagnie de Jésus.

Le docte religieux dit avec raison que Zénaïde Fleuriot est un écrivain populaire dans la signification la plus étendue et dans le meilleur sens du mot, parce que c'est en observant principalement le peuple, en l'étudiant, qu'elle en a donné une image vraie.

Ayant pris ses modèles et les sujets de ses romans dans le peuple, elle a donc écrit pour le peuple c'est-à-dire pour être lue par le peuple. Et cela est si vrai, que, comme le fait ressortir le P. Chervoilat, ce qu'elle peint ordinairement, l'objet habituel de son observation, ce ne sont point les hautes classes de la société, ce n'est point le monde élégant et aristocratique en dehors duquel certains romanciers modernes semblent croire que rien n'existe; c'est le peuple, le petit monde provincial, le monde bourgeois aussi, qui s'agitent autour d'un clocher. Il y a là des paysans, des ouvriers, des petits et des gros commerçants, des médecins, des propriétaires, des rentiers. Tout un monde où les moindres incidents de l'existence prennent le plus souvent une importance considérable, de même que les passions communes à l'humanité se développent plus librement.

On peut donc dire que si Zénaïde Fleuriot a été un romancier populaire, elle fut aussi et elle restera un vrai peintre de ces mœurs austères, honnêtes, qui sont, en quelque sorte, restées l'apanage de la plupart des familles de province.

Prenez au hasard dans son œuvre littéraire, les *Prévalonnais* par exemple, ou la *Vie en famille*, ou encore *Mandarine*, les *Ambitions de Faraude*, et vous verrez combien sont saisies sur le vif toutes ces petites scènes d'intérieur si finement décrites. Il semble qu'on a connu, fréquenté tout ce monde-là, non point individuellement et par le nom propre de chacun de ses membres, mais par les types qui le représentent, tant pour ses qualités que pour ses défauts, ses ridicules et ses mœurs héréditaires.

Tout se passe comme dans la vie, la vraie vie de tous les jours, celle qui s'écoule à peu près partout, avec ses deuils, ses réjouissances, ses sourires et ses larmes. On y chante les mariages et les naissances, on y pleure les désunions et les morts; on assiste, toujours comme dans la vie, aux mille incidents de peu ou de grosse importance, dont l'existence est remplie communément.

C'est là, si nous ne nous trompons, du

vrai réalisme et du meilleur, celui-là que tout le monde connaît, non du réalisme honteux, de mauvais goût, dans lequel se complaisent certains romanciers en renom, le réalisme de la vie de désordres et d'exécrables passions.

Ajoutez à ces grandes qualités de peintre de mœurs et de caractères que fut Zénaïde Fleuriot celle de peintre de la nature, et vous connaîtrez la romancière bretonne sous les deux aspects qui sont le fond de son très grand talent. Elle excelle à décrire, avec toute la poésie dont ils sont remplis, les paysages de sa chère Bretagne, ses landes, ses grèves, ses forêts, ses pêcheries, sa mer sans cesse agitée, ses villages, ses hameaux, ses bourgades, ses vieilles auberges qui luttent, malgré tout et non sans avantage, avec les hôtels à la mode, confortables assurément, d'aspect élégant, mais d'où la poésie et le pittoresque sont absents (1).

(1) Voici la liste complète des ouvrages de Zénaïde Fleuriot.

M. Nostradamus. — *La Petite Duchesse*. — *Grand Cœur*. — *Raoul Daubry*. — *Mandarine*. — *Cadok*. — *Caline*. — *Feu et flamme*. — *Le Clan des têtes chaudes*. — *Au Galadoc* (suite du *Clan des têtes chaudes*). — *Les premières pages*. — *Cœur muet*. — *Rayon de Soleil*. — *Papillonne*. — *Plus tard*. — *Tombée du Nid*. — *L'héritier de Kerguignou* (suite de *Cadok*). — *Réséda*. — *Ces bons Rosaec* (suite de *Désertion*). — *La vie en famille*. — *Le cœur et la tête*. — *De trop*. — *Théâtre chez soi*. — *Sans beauté*. — *Loyalé*. — *La Clef d'or*. — *Bengale*. — *L'oncle Trésor*. — *Eve*. — *Un fruit sec*. — *Les Prévalonnais*. — *Le petit chef de famille*. — *En congé*. — *Bigarette*. — *L'enfant gâté*. — *Tranquille*. — *Cadette*. — *Bouche en cœur*. — *Gil das l'intraitable*. — *Parisiens et Montagnards*. (Tous ces ouvrages ont été publiés chez Hachette à des dates diverses.)

Petite belle. — *Alix*. — *Deux bijoux*. — *A l'aventure*. — *Ce pauvre vieux*. — *Entre absents*. — *Mes héritages*. — *Une chaîne invisible*. — *Une histoire intime*. — *Une année de la vie d'une femme*. — *Mon sillon*. — *Notre passé*. — *Marga* (suite du *pauvre vieux*). — *Aller et retour*. — *Les pieds d'argile*. — *Armelle Trahec* (suite des *Pieds d'argile*). — *Miss Idéal* (suite de : *Mes héritages*). — *Les aventures d'un rural*. — *Bonasse*. — *Alberte* (suite de la *Petite duchesse*). — *Charybde et Scylla*. — *Faraude*. — *La rustaude*. — *L'exilée de Val Argam* (suite de : *Le cœur et la tête*). — *Au hasard*. (Ces ouvrages furent publiés chez Lecoivre.)

Aigle et colombe. — *Le chemin et le but*. — *Les mauvais jours*. — *Sous le joug* (suite de *Gildas l'intraitable*). — *Désertion*. — *Sans nom*. — *Une famille bretonne*. — *Histoire pour tous*. — *Un cœur de mère*. *Yvonne de Coatmorvan* furent édités chez Blériot et Gauthier.

Une Parisienne sous la foudre. — *Notre capitale* Rome se trouvent à la librairie Plon.

Enfin, *Mon dernier livre*, ouvrage posthume, sorti en 1897 de la librairie Oudin.

Gracieuse, aimable, spirituelle, Zénaïde Fleuriot ne paraissait point s'apercevoir de ses qualités que beaucoup lui auraient enviées, préférant faire le bien sous toutes les formes, servir Dieu d'abord, être utile aux autres, même à son détriment, dévouée à sa famille et à ses amis, pratiquant le pardon des injures qu'elle oubliait toujours pour ne se souvenir que des grâces qu'elle recevait d'en haut et du bien qu'on lui faisait en bas.

Zénaïde Fleuriot, en fervente chrétienne, ne craignait pas la mort, elle la désirait, au contraire, et, avec son accent de conviction énergique, parlait quelquefois du ciel et de ses immortelles espérances, de façon à étonner des âmes moins détachées.

Le roi David ne demandait qu'une chose au Seigneur, disait-elle gaiement; moi, je lui en demande deux : Mourir subitement et être ensevelie par mes chères religieuses. Je ne crains pas de voir mon Dieu, oh ! non; je l'aime trop pour cela ! quel bonheur de me trouver tout à coup, et pour jamais, en face de la vérité, de la justice, de la bonté, de l'amour infini !

Mais une longue maladie ! mais les apprêts lugubres de la mort, je ne veux pas les voir ! ni voir surtout pleurer ceux que j'aime ! Je redoute l'imagination et ces fantômes en ces moments suprêmes !

Dieu exauça pleinement ce cœur pur.

A son retour de Bretagne, Zénaïde s'installa d'abord dans son petit ermitage de Clamart, d'où le froid la chassa bientôt. A peine rentrée à Paris, elle eut une crise d'étouffements dont elle se remit; mais elle était si changée que tous ceux qui l'aimaient avaient le cœur serré en la revoyant, et si les amples manteaux en soie doublés de fourrure qu'elle avait l'habitude de porter dissimulaient encore la maigreur de son corps, son visage émacié disait bien haut les ravages que la maladie avait fait subir à sa robuste constitution. Ses traits gardaient néanmoins leur expression originale, vive, spirituelle, et ses grands yeux bleus, toujours aussi profonds, étaient restés brillants, sous l'auréole de ses cheveux épais, maintenant grisonnants.

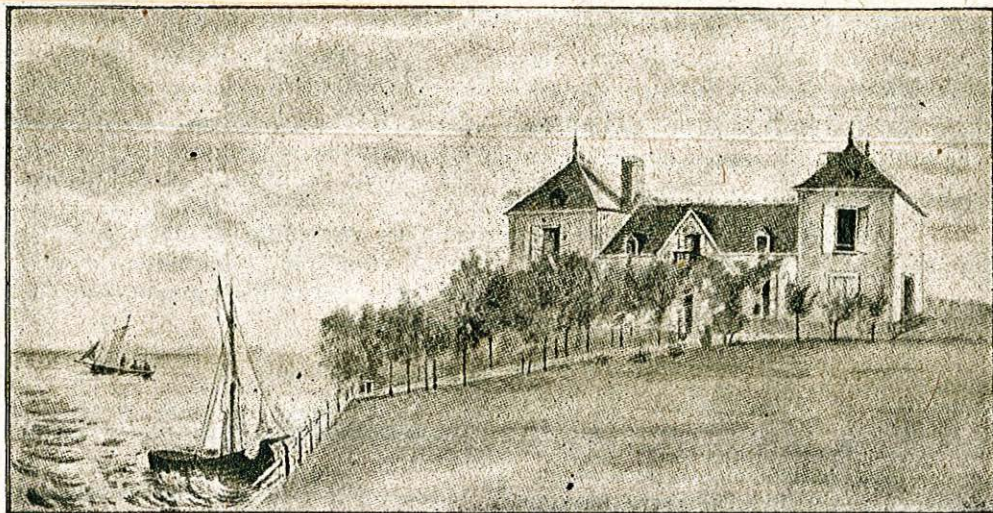
La veille de sa mort, le 18 décembre 1890, malgré un froid intense, elle passa une partie

de la journée à faire des démarches pour venir en aide à une ancienne élève de l'École professionnelle qui, mal mariée, courait de grands dangers pour son âme. N'écoutant que son zèle apostolique, Zénaïde voulut s'occuper elle-même de cette infortune; s'exposant à la température trop rigoureuse pour son état de santé, elle rentra bien malade et se coucha de bonne heure. Néanmoins, elle renvoya sa domestique et resta seule.

Le lendemain, quand cette femme entra dans la chambre de sa maîtresse, celle-ci

respirait encore, mais paraissait n'avoir conscience de rien. La servante courut à la communauté demander du secours. La Mère supérieure et l'abbé Graffin accoururent. Tous les moyens furent employés, mais inutilement, la congestion avait dû se produire au milieu de la nuit.

Quand Zénaïde eut rendu le dernier soupir, on mit entre les mains de la chère défunte, dont le visage était redevenu jeune, la croix et son chapelet de Lourdes. A côté d'elle on plaça, aux pieds du crucifix, une coupe qui lui avait été envoyée



PAVILLON DE KERMOAREB

par la princesse de Hohenlohe, en souvenir de sa mère, la princesse de Wittgenstein. Cette coupe contenait l'eau et le rameau bénits, et le nom de « Rome » qui y était inscrit résumait bien la vie de l'héroïque chrétienne.

Les obsèques furent ce que Zénaïde Fleuriot les eût désirées, simples, silencieuses et recueillies. En quittant l'église, le cortège se dirigea vers la gare Montparnasse, et, peu d'heures après, le train emportait, sous la garde de ses neveux, la catholique ardente, la femme de bien, la femme de lettres éminente, à sa dernière demeure.

Le service funèbre eut lieu le lendemain à Locmariaker. La petite église était comble,

car chacun avait tenu à venir prier pour celle qui avait tant prié pour les honnêtes et laborieux habitants du pays.

Il ne manquait à ces obsèques, édifiantes et consolantes en même temps, que le vieux prêtre à cheveux blancs qui, un jour qu'elle regardait partir le bateau à vapeur de Vannes, s'approcha de Zénaïde Fleuriot, le chapeau à la main, et lui dit à haute voix pour que tous ceux qui étaient là pussent l'entendre :

« Je salue M^{lle} Zénaïde Fleuriot; je suis heureux de lui exprimer mon admiration, de la remercier au nom de Dieu du grand bien qu'elle fait. »

Paris.

LENEPVEUX.